

À l'hôpital, l'humanité souffrante reconnaissante

Olivier Maillart

Numéro 75, hiver 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89521ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Maillart, O. (2019). À l'hôpital, l'humanité souffrante reconnaissante. *L'Inconvénient*, (75), 92–95.

À l'hôpital, l'humanité souffrante reconnaissante

GAIETÉS PARISIENNES **Olivier Maillart**

À L'ACCUEIL

« Alors, un instant, je vous prie... Mon ordinateur me dit que nous ne vous attendons que demain, vous avez dû vous tromper dans votre demande de rendez-vous.

– Mais non, voyons, vous pouvez bien le voir vous-même, nous avons reçu la convocation par courrier, la voilà, d'ailleurs : service H, huit heures trente, à jeun.

– Oui, oui, je vois bien, mais avez-vous reçu le SMS de confirmation ? Parce que sans SMS de confirmation, elle ne vaut rien, votre convocation, c'est un morceau de papier, c'est tout.

– Mais, madame...

– Écoutez, la procédure est simple : une convocation, un SMS, une appli sur votre téléphone qui vous dit quoi manger et quand le manger, avant et après la consultation. Si vous n'y mettez pas un peu du vôtre, comment voulez-vous qu'un hôpital moderne comme le nôtre puisse fonctionner ? La réduction des déficits, les progrès de la science, une organisation scientifique et RAI-SON-NÉE : c'est l'affaire de tous, que diable ! Allons, mettez-vous sur le côté, je vous prie, vous bloquez la file, il y a des gens qui attendent !

– Je... Euh...

– Et inutile de m'agresser ! Ne vous affolez pas : je m'occupe du cas de ces personnes et puis je reviens vers vous. Vous m'avez bien entendue : *je reviens vers vous.* »

ALBERT CAMUS TRADUIT (ET ADAPTE) DINO BUZZATI

« Si je devais venir en tant que malade, je vous avoue que je viendrais sans enthousiasme. Mais venir en touriste, c'est autre chose. »

(Un cas intéressant, d'après Un caso clinico)

LE LABYRINTHE

Comment résumer en quelques mots tout le désarroi dans lequel une visite à l'hôpital peut placer, de nos jours, le patient moyen ? Rien à voir avec un médecin généraliste que l'on consulte en ville : avec ce dernier, cela va sans trop de mal, on voit bien qu'il en sait à peine plus que nous (s'il est là, c'est qu'il a raté ses études, ou qu'il ne souhaitait pas les poursuivre trop longtemps). Et puis son cabinet, installé dans un immeuble d'habitation, a trop pour nous la familiarité des choses quotidiennes pour nous donner le sentiment d'être véritablement projeté dans un univers étranger au nôtre et régi par de nouvelles lois – tout ce que l'architecture d'un hôpital a pour principale fonction d'exprimer dès l'abord.

Il y a une dramaturgie de l'hôpital. Cela commence tout le temps, et l'on ne cesse de passer des seuils qui ne mènent jamais qu'à d'autres seuils, où un nouveau numéro nous attend pour nous permettre de démarrer. Un service conduit à un autre, et partout des entrées, des portes, des comptoirs, des infirmières mal formées, mal réveillées, qui vous redemandent nom, prénom, carte d'inscription, numéro, papiers divers. Chaque nouveau rendez-vous entraîne l'ouverture d'un nouveau dossier (oui, c'est informatisé, mais l'autre service n'a pas passé le dossier, ou bien il s'est perdu, ou bien, entretemps, le système d'exploitation de l'ensemble de l'hôpital a été remplacé, dans l'espoir que cela marche mieux, bien sûr), et chaque nouveau médecin vous redemande la même chose ; de même, lors de la moindre opération médicale, on vous demandera plusieurs fois, à intervalles réguliers, si votre nom est bien votre nom, et si vous vous souvenez de votre date de naissance.

Vous pénétrez ainsi dans un labyrinthe spatial et temporel où l'on s'acharne à vous faire douter en permanence de votre identité (devenue si incertaine qu'il vous faut la répéter toutes les cinq minutes), de votre intelligence comme de votre volonté : êtes-vous vraiment venu pour les raisons que vous pensiez ? N'avez-vous pas *autre chose* ? Qu'en savez-vous, dans le fond ? Est-ce que c'est vous, le médecin ? Et la machine, n'en sait-elle pas davantage que nous tous, malades et savants, qui restons suspendus à ses oracles ?

On vous donne bien un numéro de dossier, pour vous rassurer (le chiffre, cet ami tangible dans un monde toujours mouvant), mais les dossiers se perdent, se remplacent, du café tombe dessus, et puis ça n'est pas ma faute, vous comprenez, c'est à cause d'eux, là, ceux du service d'en face, on ne peut vraiment pas compter sur eux, et vous voyez, ma pauvre dame, c'est moi qu'on charge de vous l'expliquer...

Chesterton disait du fou qu'il est celui qui a tout perdu, sauf la raison. On pourrait ajouter que l'hôpital est le royaume labyrinthique des folies les plus rationnelles, celles que dispense une science bienfaitrice (et qui ne tolérera *aucune opposition ni critique*) devenue seule maîtresse à bord, non pas après Dieu, mais devant Dieu, parce qu'elle l'a vaincu. Vous en ressortirez peut-être vivant, mais jamais complètement sain d'esprit – de toute façon, pour ça, il y a d'autres hôpitaux spécialisés...

BAUDELAIRE ÉCRIT

« Cette vie est un hôpital où chaque malade est possédé du désir de changer de lit. Celui-ci voudrait souffrir en face du poêle, et celui-là croit qu'il guérirait à côté de la fenêtre. »

(*Le spleen de Paris*)

LA PLUS HAUTE TECHNOLOGIE

Un hôpital est un séjour charmant pour une âme fatiguée des luttes de la vie... C'est aussi un excellent résumé de notre monde dans ce qu'il a de plus insidieusement terrifiant. Pourquoi cela ? Parce que c'est à l'hôpital que l'on peut voir célébrer avec toute la pompe requise les noces de la technologie la plus raffinée avec l'amateurisme le plus total. Partout des ordinateurs, des appareils de pointe, des *scanners*, radios, échographies, sérums et vaccins compliqués,

autant de produits de siècles de recherche et qui vont s'améliorant encore... Et pour manipuler tout ce matériel aussi coûteux que complexe ? Ces demi-singes que l'on nomme des hommes. Des êtres maladroits, mal formés, mal assis, qui vous confondent toujours avec quelqu'un d'autre, perdent votre dossier, et surtout sont les trois quarts du temps incapables de vous expliquer pourquoi ils vous font faire ce qu'ils vous font faire. « Ah, mais ce n'est pas à moi de vous l'expliquer... », « Excusez-moi, mais j'assure seulement un remplacement... », « Écoutez, moi non plus, je n'ai pas dormi ! »

Vous vous souvenez de *Brazil*, le chef-d'œuvre de Terry Gilliam ? L'administration la plus pointilleuse, la plus sourcillement précise, qui délivre en permanence des reçus, mais aussi des reçus pour les reçus qu'elle vient de délivrer ? Eh bien, la revoilà, en pleine forme, et sans une once de recul, d'humour ou d'ironie par rapport à sa propre pratique (les médecins aiment rire entre eux, mais ils n'aiment pas qu'on se moque d'eux en tant que médecins : citez donc Molière devant eux pour voir, vous leur paraîtrez immédiatement suspect...). Dans *Brazil*, une simple mouche, écrasée malencontreusement sur un rapport tapé à la machine, entraînait une série de catastrophes. Comme souvent, l'informatique n'a pas éliminé la marge d'erreur. Elle en a simplement démultiplié l'impact. Et, avec lui, cette mauvaise foi catégorique qui refusera toujours la moindre prise de responsabilité face au patient démuné...

GUY DEBORD PARLE

« On leur parle toujours comme à des enfants obéissants, à qui il suffit de dire : "il faut", et ils veulent bien le croire. Mais surtout on les traite comme des enfants stupides, devant qui bafouillent et délirent des dizaines de spécialisations paternalistes, improvisées de la veille, leur faisant admettre n'importe quoi en le leur disant n'importe comment ; et aussi bien le contraire le lendemain. »

(In girum imus nocte et consumimur igni)

EN CONSULTATION

Le patient qui a franchi les différents seuils et gardiens qu'on lui a opposés, traversé le labyrinthe et survécu à la pétrifiante technique manipulée par des imbéciles, finit par rejoindre le grand spécialiste qu'on lui a assigné. Il n'est pas au bout de ses peines. La Fontaine et ses fables, Goya et ses gravures d'ânes savants étaient encore loin du compte. C'est que la Science qu'ils ont connue en était encore à ses balbutiements – sa divinisation n'était alors même pas envisageable. On soignait plus mal, on mourait plus souvent, mais au moins on n'obligeait pas les hommes à baisser la tête devant ce discours d'autorité sans réplique, cette morgue dont la puissance repose avant tout sur une accumulation de cadavres et d'erreurs.

Aujourd'hui, libérée de tout contre-discours, la Médecine en majesté ne sent plus de borne à ses enthousiasmes ! Là où Molière riait encore de bon cœur, voyant dans ses médecins des avatars de l'éternelle prétention de l'homme à savoir (et à user d'un langage d'autorité que le théâtre se donnait pour mission de subvertir et de ridiculiser, c'est-à-dire de ramener à sa très humaine et grotesque faillibilité), il n'y a plus, aujourd'hui, personne qui rit dans les hôpitaux. Seulement de pauvres êtres qui se cachent en tremblant, parce qu'on ne leur a laissé que la peur et la honte.

Le plus beau, d'ailleurs, c'est que, ayant supprimé la Religion qui lui faisait de l'ombre dans l'énoncé des vérités dernières, la Médecine lui a repris l'une des armes les plus efficaces, à savoir la culpabilisation de ses ouailles. Alors, comme ça, vous n'avez pas changé de régime alimentaire ? Et vous fumez en plus ? Vous n'avez même pas respecté le délai prescrit ? Mais c'est mal, ça, c'est même très mal ! Vous me direz trois Ave et deux Pater, et surtout vous mangerez maigre toute la semaine, non mais !

Et là, bizarrement, il n'y a plus d'esprit fort qui tienne. Tous courbent l'échine. Tous donnent raison. Tous obéissent. L'hôpital est un temple dont les solides

fondations ne semblent pas devoir connaître, du moins dans un futur proche, le moindre risque d'ébranlement. Et c'est une grande pitié pour les hommes.

LE COMTE ALMAVIVA CHANTE

« Non, docteur, je ne prétends pas
Que notre art obtienne le pas
Sur Hippocrate et sa brigade.
Votre savoir, mon camarade,
Est d'un succès plus général ;
Car s'il n'emporte point le mal,
Il emporte au moins le malade. »
(Beaumarchais, *Le barbier de Séville*)

LE TRANSHUMANISME PEUT BIEN ATTENDRE

Vous sortez enfin du bâtiment, titubant légèrement. Vous n'avez pas forcément attrapé l'une de ces maladies qui (humour subtil) ne s'attrapent qu'à l'hôpital. Vous êtes sonné, que l'on vous ait donné de bonnes ou de mauvaises nouvelles de votre cancer, de votre fausse couche, ou à propos de la mort prochaine d'un de vos proches. C'est que quelque chose demeure en vous, quelque chose qui était là, présent dans ces murs, dans les paroles qu'on vous a dites, dans les regards qu'on a portés sur vous, au moins autant que dans les soins qu'on vous a administrés.

Cette chose, je ne saurais la résumer autrement que comme une absence complète de pudeur. L'hôpital, c'est le lieu qui, plus sûrement encore que la télévision, Internet ou les plages nudistes du sud de la France, nie jusqu'à l'existence même de l'intime. Les corps y sont exposés, évoqués, palpés, montrés du doigt, sans tact et sans amour. Tout peut se dire, tout sera dit. Une tumeur ? Le fœtus de votre enfant mort-né ? Ce n'est jamais qu'une image de jeux vidéo sur un écran, vite montrée, vite oubliée, de toute manière ça s'expulse, vous savez, tout ça, une incision, une petite aspiration, on fait ça très bien aujourd'hui, ne faites pas cette tête, on en a vu d'autres, *vous en verrez d'autres*, la vie continue, allons, dépêchons-nous, vous pouvez vous rhabiller.

Quelle idée, quand on y pense, ces gens qui vous parlent de transhumanisme avec des trémolos dans la voix ! Qui semblent croire que le mal redoutable se trouve encore *devant nous* ! Ils ne voient donc pas qu'on y baigne déjà ? Le corps-machine, l'humanité mécanisée, constamment améliorable parce que considérée comme coupablement faillible. Les organes qui ne sont que des rouages qu'on remplace, qu'on déplace, qu'on *customize* comme les pièces d'une automobile qui pourrait être un peu plus attrayante, avec un peu plus d'efforts, avec un peu plus d'argent aussi.

Les moyens technologiques manquent encore, peut-être. Mais l'esprit qui présidera à leur réalisation est déjà parmi nous, et depuis longtemps, ma foi. Il suffit, pour s'en rendre compte, de pousser la porte d'un hôpital et d'entendre la sourde rumeur que tous, médecins et patients, laissent échapper, comme un écho encore vaguement humanisé du ronronnement des machines qui les entourent, et qui les ont depuis longtemps déjà assujettis. ■